



# philocité

« LE PROBLÈME, C'EST L'AUTRE »

## TRAVAILLER L'ÉCRITURE PHILOSOPHIQUE À PARTIR DE LA CORRESPONDANCE DES PHILOSOPHES

– Gaëlle Jeanmart, PhiloCité

Tout en mobilisant très largement l'argumentation et la conceptualisation, cet exercice vise avant tout à faire prendre conscience de ce qu'est la problématisation philosophique, par un retour réflexif sur un exercice censé travailler spécifiquement ce geste. Il s'agit de mieux cerner en quoi elle consiste, en partant non pas de théories, mais d'une expérience concrète et en se demandant : quand a-t-on effectivement problématisé ? Comment définirions-nous ce moment ?

### I. LECTURE D'UNE CORRESPONDANCE PHILOSOPHIQUE

Nous travaillons ici la correspondance de Spinoza avec Hugo Boxel, docteur en droit, sur la question de l'existence des spectres. Le groupe des participants est d'abord divisé en six sous-groupes, correspondant au nombre de lettres sélectionnées de la correspondance. Dans un premier temps, chacun lit en silence la lettre attribuée à son sous-groupe. En guise d'échauffement, une personne de chaque sous-groupe est ensuite successivement invitée à lire à haute voix cette correspondance – une manière d'éprouver ce que font les philosophes entre eux quand ils discutent.

#### 1. Lettre 51. Boxel à Spinoza (14 septembre 1674)

« Monsieur,

*Je vous écris par désir de connaître votre opinion sur les apparitions, les spectres ou les esprits. Croyez-vous à leur existence ? Combien de temps vous paraît-il qu'elle dure ? Les uns en effet les croient immortels, d'autres mortels. Il me serait pénible de continuer à ne pas savoir ce que vous en pensez. Une chose est certaine : les Anciens y ont cru. Les théologiens et les philosophes modernes admettent jusqu'à présent l'existence de créatures de cette sorte, bien qu'ils ne s'entendent pas sur leur essence. Les uns les composent d'une matière très ténue et les autres prétendent que ce sont des êtres spirituels. Mais peut-être (comme j'ai commencé à le dire) sommes-nous en grand désaccord, car je ne sais si vous admettez l'existence de ces êtres. Vous n'ignorez pas cependant qu'on trouve dans toute l'antiquité tant d'exemples, tant d'histoires qu'il serait vraiment difficile de les nier ou de les révoquer en doute. Certainement si vous accordez l'existence des fantômes, vous ne croyez cependant pas, comme les défenseurs de la religion romaine, que ce sont des âmes de personnes défuntes. Je m'arrête là et attends votre réponse. Je ne dirai rien de la guerre ni des bruits qui courent, nous vivons dans un temps où... Salut. »*

## 2. Lettre 52. Réponse de Spinoza (Automne 1674)

« Monsieur,

Votre lettre reçue hier m'a été très agréable : je désirais avoir quelques nouvelles de vous et je vois que vous ne m'avez pas tout à fait oublié. D'autres, peut-être, jugeraient d'un fâcheux augure que vous m'écriviez au sujet des esprits. A mes yeux au contraire il y a là quelque chose qui mérite considération : non seulement les choses vraies mais aussi les sornettes et les imaginations peuvent m'être utiles.

Laissons toutefois de côté pour le moment la question de savoir si les spectres sont des fantômes de l'imagination, puisqu'il vous semble étrange d'en nier l'existence ou seulement de la mettre en doute, alors que tant d'histoires anciennes et modernes en parlent. (...)

Je dois vous avouer que je n'ai jamais vu un auteur digne de foi qui en montrât clairement l'existence. Et jusqu'à cette heure j'ignore ce qu'ils sont et personne n'a jamais pu me renseigner à ce sujet. Il est cependant certain que nous devons savoir ce qu'est une chose que l'expérience nous montre si clairement. (...)

Je vous prierai donc, Monsieur, avant de m'expliquer plus amplement sur ce sujet, de me dire ce que sont ces spectres ou ces esprits. Sont-ils des enfants, des simples ou des insensés ? Tout ce que l'on m'a rapporté d'eux convient plutôt à des êtres privés de raison qu'à des sages, et ce sont des puérités, dirai-je en y mettant de l'indulgence, ou cela rappelle les jeux auxquels se plaisent les simples. Avant de finir je vous ferai cette seule observation : le désir qu'ont les hommes de raconter les choses non comme elles sont, mais comme ils voudraient qu'elles fussent, est particulièrement reconnaissable dans les récits sur les fantômes et les spectres ; la raison primitive en est, je crois, qu'en l'absence de témoins autres que les narrateurs eux-mêmes, on peut inventer à son gré, ajouter ou supprimer des circonstances selon son bon plaisir, sans avoir à craindre de contradicteur. (...) »

## 3. Lettre 53. Boxel à Spinoza (21 septembre 1674)

« Monsieur,

Je n'attendais pas une réponse autre que celle que vous m'avez envoyée : c'est la réponse d'un ami qui diffère d'opinion. Je suis sans inquiétude pour l'avenir ; il a toujours été permis qu'en des matières indifférentes des amis fussent en désaccord d'opinion, sans dommage pour l'amitié.

Vous voulez savoir, avant de donner votre avis, que je vous dise ce que sont ces spectres ou ces esprits, des enfants, des simples, ou des insensés, et vous ajoutez que tout ce que vous avez appris d'eux paraît provenir d'êtres privés de raison plutôt que d'êtres sensés. Mais il y a un proverbe qui dit qu'une opinion préconçue empêche la recherche de la vérité.

Voici donc pour quelle cause je crois qu'il y a des spectres. D'abord parce qu'il importe à la beauté et à la perfection de l'univers qu'il y en ait. En deuxième lieu parce qu'il est vraisemblable que le créateur a créé ces êtres qui lui ressemblent plus que les êtres corporels. En troisième lieu parce qu'aussi bien qu'un corps sans âme, il existe une âme sans corps. En quatrième lieu enfin, parce que je crois que dans les plus hautes régions de l'atmosphère, dans le lieu ou l'espace le plus élevé, il n'y a pas de corps caché qui n'ait ses habitants et conséquemment que l'espace immense compris entre nous et les astres n'est pas vide mais rempli d'habitants spirituels. Peut-être ceux qui sont le plus haut et le plus loin sont les vrais esprits, ceux qui sont plus bas, dans la région inférieure de l'air, des créatures d'une matière très subtile et très ténue, et en outre invisible. Je pense donc qu'il y a des esprits de tout genre, sauf peut-être du sexe féminin. (...) »

#### 4. Lettre 54. Réponse de Spinoza (Automne 1674)

« Fort de ce que vous dites dans votre lettre du 21 du mois dernier au sujet des désaccords d'opinion qui, lorsqu'ils portent sur un point indifférent, ne sauraient porter atteinte à l'amitié, je vous dirai sans ambages mon sentiment sur les raisons et les récits d'où vous avez tiré cette conclusion : il existe des esprits de tout genre sauf peut-être du sexe féminin. (...)

Que d'une part vous ne mettiez pas en doute l'existence d'esprits du sexe masculin et d'autre part doutiez qu'il y en ait du sexe féminin, cela me paraît ressembler plus à de la fantaisie qu'à un doute raisonné. Si telle était votre opinion en effet elle s'accorderait avec l'imagination du vulgaire qui décide que Dieu est du sexe masculin, non du féminin. Je m'étonne que ceux qui ont aperçu des spectres nus, n'aient pas porté les yeux sur leurs parties génitales : est-ce par crainte ou parce qu'ils ignoraient la différence ? (...)

Je passe maintenant à l'examen des raisons d'où vous concluez qu'il y a des spectres de tout genre. (...)

Votre première raison est que l'existence des spectres importe à la beauté et à la perfection de l'univers. La beauté, Monsieur, n'est pas tant une qualité de l'objet considéré qu'un effet se produisant en celui qui le considère. (...)

Pour ne pas être trop prolix, je demanderai donc seulement ce qui contribue davantage à l'ornement et à la perfection du monde ; qu'il existe des spectres ou qu'il existe des monstres tels que centaures, hydres, harpies, satyres, griffons, argus et autres folies ? Certes le monde eût été plus achevé si Dieu l'avait disposé au gré de notre fantaisie et orné de tout ce qu'invente sans peine une imagination en délire, mais que l'entendement ne peut concevoir !

Votre deuxième raison est que les esprits, plus que les autres créatures corporelles, exprimant une image de Dieu, il est vraisemblable que Dieu les a créés. Tout d'abord j'avoue ignorer en quoi les esprits expriment Dieu plus que les autres créatures. Ce que je sais c'est qu'entre le fini et l'infini il n'y a aucune proportion de telle sorte que la différence entre la créature la plus grande et la plus éminente et Dieu n'est pas autre que la différence entre Dieu et la moindre créature. L'argument n'a donc pas de valeur. (...) »

#### 5. Lettre 56. Boxel à Spinoza (automne 1674)

« Je réponds un peu tardivement à l'exposé de vos opinions parce qu'une petite maladie m'a privé du plaisir d'étudier et de méditer et m'a empêché de vous écrire. Maintenant, Dieu merci, je suis rétabli. Dans ma réponse je vous suivrai pas à pas sans m'arrêter aux duretés que vous avez pour ceux qui ont écrit sur les spectres.

Je dis donc qu'à mon avis il n'existe pas de spectres du sexe féminin parce que je n'admets pas qu'ils soient engendrés. Quant à leur forme extérieure et à leur composition je n'en dis rien, cela ne m'importe pas. (...)

Pour ce qui est de la beauté, il y a des choses dont les parties sont proportionnées les unes aux autres et qui sont mieux composées que certaines autres. Et Dieu a accordé à l'entendement et au jugement de l'homme un accord, une harmonie avec ce qui est bien proportionné, non avec les choses où il n'y a pas de proportions. De même à l'égard des sons qui s'accordent ou ne s'accordent pas : l'ouïe sait bien distinguer les consonances et les dissonances, parce que les unes procurent du plaisir, les autres de la peine. Une chose parfaite est aussi une chose belle en tant que rien ne lui manque. Il y a de nombreux exemples à donner, je les omets pour ne pas être prolix. Considérons seulement le monde que nous appelons le Tout ou l'Univers. S'il est vrai qu'il l'est, comme il l'est réellement, il n'est pas gâté ni diminué par des choses incorporelles. Ce que vous dites des centaures, des hydres, des harpies, etc., est sans application ici : nous parlons de genres suprêmes et de leurs premiers degrés qui comprennent des espèces diverses et innombrables, j'entends de l'éternel et du temporel, de la cause et de l'effet, du fini et de l'infini, de l'animé et de l'inanimé, de la substance et de l'accident, ou encore du corporel et du spirituel, etc. Je dis que les esprits ressemblent à Dieu parce qu'il est esprit lui-même. (...)

*Ce ne sont pas ceux qui soutiennent l'existence des esprits qui refusent toute créance aux philosophes, mais bien ceux qui la nient, car tous les philosophes tant anciens que modernes ont été convaincus qu'il y avait des esprits. Plutarque l'atteste dans son Traité des opinions des philosophes et dans son Traité du démon de Socrate ; de même tous les Stoïciens, les Pythagoriciens, les Platoniciens, les Péripatéticiens, Empédocle, Maxime de Tyr, Apulée et d'autres encore. Parmi les modernes nul ne nie les spectres. (...) »*

## 6. Lettre 56. Réponse de Spinoza (Automne 1674)

*« Je me hâte de répondre à votre lettre qu'on m'a remise hier parce que, si j'attendais davantage, je que vous alliez mieux et j'espère que vous êtes maintenant tout à fait bien. (...) »*

*Pour ce qui est des spectres et des esprits je n'ai jusqu'ici entendu parler d'aucune propriété intelligible qui leur appartînt mais seulement de caractères à eux attribués par l'imagination et que nul ne peut comprendre. Quand vous dites que les spectres et les esprits se composent ici, dans les régions basses (j'use de votre langage encore que j'ignore que la matière ait un prix moindre dans le bas que dans le haut), de la matière la plus ténue, la plus rare, la plus subtile, vous me semblez parler des toiles d'araignées, de l'air ou des vapeurs. Dire qu'ils sont invisibles c'est pour moi comme si vous disiez ce qu'ils ne sont pas mais non ce qu'ils sont. A moins que vous ne vouliez indiquer qu'ils se rendent à volonté tantôt invisibles, tantôt visibles et qu'en cela, comme dans toutes les impossibilités, l'imagination ne trouve aucune difficulté.*

*L'autorité de Platon, d'Aristote, etc. n'a pas grand poids pour moi : j'aurais été surpris si vous aviez allégué Épicure, Démocrite, Lucrèce ou quelqu'un des Atomistes et des partisans des atomes. Rien d'étonnant à ce que des hommes qui ont cru aux qualités occultes, aux espèces intentionnelles, aux formes substantielles et mille autres fadaïses, aient imaginé des spectres et des esprits et accordé créance aux vieilles femmes pour affaiblir l'autorité de Démocrite. Ils enviaient tant son bon renom qu'ils ont brûlé tous les livres si glorieusement publiés par lui. Si nous étions disposés à leur ajouter foi, quelles raisons aurions-nous de nier les miracles de la Sainte Vierge et de tous les Saints, racontés par tant de philosophes, de théologiens et d'historiens des plus illustres ainsi que je pourrais vous le montrer par mille exemples contre un à peine en faveur des spectres ? Je m'excuse, très honoré Monsieur, d'avoir été plus long que je ne voulais et je ne veux pas vous importuner davantage de ces choses que (je le sais) vous ne m'accorderez pas, partant de principes très différents des miens, etc. »*

Après cette lecture, chacun prend le temps de noter individuellement en quoi il y a selon lui problématisation : comment ces philosophes-ci problématisent-ils ? Ils refusent les arguments non valides (tradition, autorité, bon sens, ...), ils objectent en usant de contre-exemples, ils remettent en doute des pseudo-évidences, ils interrogent l'origine de la question, ils contestent les fondements sur lesquels se base la pensée de l'autre, etc.

## II. L'EXERCICE

L'exercice qui suit est un échange de correspondances entre les groupes. Les thèmes de ces correspondances ne doivent pas correspondre à la première lecture, n'importe quelle question du programme peut convenir (exemples : « Le désir engendre-t-il le malheur ? », « Faut-il toujours dire la vérité ? », « La démocratie est-elle le meilleur régime politique ? », etc.).

## La première lettre

Une question est distribuée à chaque groupe, qui doit alors définir une thèse commune. La plus grande difficulté n'est d'ailleurs potentiellement pas tant de se mettre d'accord, que de bien comprendre la question, et d'y répondre d'une manière pertinente. La lecture de la correspondance qui a été faite au préalable peut quant à elle aider à la fois vis-à-vis du ton de la correspondance intellectuelle à employer – ce n'est pas une correspondance à un « pote », usant d'un langage familier – et des stratégies argumentatives à développer.

## La deuxième lettre

Chaque groupe reçoit la première lettre du groupe qu'il s'est vu attribuer comme correspondant. Celle-ci traitant d'une autre question, chaque correspondance va se déployer sur deux sujets simultanément.

La consigne sera de *répondre* à la lettre reçue en la problématisant. Il s'agit de critiquer, de faire des objections, mais aussi nécessairement de poser des questions à l'autre groupe, en cherchant à comprendre le mieux possible ce qu'il a voulu dire. La bonne foi et la charité herméneutique sont essentielles. Le risque de polémique étant élevé, on peut ajouter une consigne : il faut veiller à préserver l'amitié, c'est-à-dire à distinguer soigneusement le conflit d'idées du conflit de personnes (garder le respect et la considération pour l'autre, même quand on critique l'une de ses idées), d'une part, et soigner le ton de la critique (ni cinglante ni démesurée). Elle gagnera par exemple à faire d'abord référence aux accords partiels, avant de souligner les points de désaccord.

L'enjeu général de cette étape est de *se heurter à l'incompréhension* et d'y faire face : on ne comprend pas certains arguments, il faut les questionner ; on ne comprend pas certains termes, il faut demander qu'ils soient précisés.

## Échanges sur les correspondances

Chaque sous-groupe lit attentivement la réponse qui lui a été faite et relève les éléments principaux sur lesquels il tient à répondre à son interlocuteur. Un échange oral (d'environ cinq minutes) s'engage alors entre les deux sous-groupes concernés, sous le regard de tous les autres participants qui ont pour mission de rester attentifs aux moments de problématisation, en notant par quels biais le dialogue avec l'autre crée du problème (« le problème, c'est l'autre »).

A la fin de tous les échanges oraux, l'animateur demande à l'ensemble du groupe : « A quels moments avez-vous repéré de la problématisation ? Dans ces moments, quels éléments l'ont rendue possible ? En quoi cette problématisation a-t-elle consisté ? ». Et éventuellement : « Avez-vous repéré des éléments qui empêchent la problématisation ? ». Il note au tableau les divers éléments en guise de synthèse de l'activité.

## III. EXEMPLE DE CORRESPONDANCE

### Lettre 1

« *Cher apprenti philosophe,*

Après qu'on m'a demandé pourquoi le désir engendre le malheur, je vais aujourd'hui répondre avec mes arguments. Selon moi, le désir est défini par l'insatisfaction, par un état de frustration, qui nous rend malheureux.

Je considère deux désirs, le désir naturel et le désir vain ; le désir naturel est un besoin, une nécessité (j'ai besoin de me nourrir, pour vivre), alors que le désir vain est un désir dont on peut se passer, comme par exemple avoir le désir d'acheter des vêtements

En effet, tout désir naît d'un manque, on ne désire pas ce qu'on possède déjà, on ne désire que ce qui nous manque.

Le manque, chaque fois qu'il est satisfait, disparaît, si la faim me prend je désire aussitôt manger, alors que si je n'ai pas faim, je ne désire pas manger. Mais le désir ne peut être satisfait, puisque nous éprouvons toujours du désir, donc nous éprouvons un manque et c'est notamment ce manque constamment présent qui nous rend malheureux, c'est donc pour cela que le désir engendre le malheur.

Sachant déjà que vous allez opposer des objections à ma thèse, j'attends une réponse de votre part.

Cordialement,

Eldojen. »

## Lettre 2

« *Cher Eldojen,*

Après avoir lu votre lettre, je pense que quelques points doivent être éclaircis. En effet, vous affirmez que le désir est défini par l'insatisfaction et par un état de frustration qui nous rend malheureux. Je vous accorde que le désir est défini par l'insatisfaction car il est vrai que le désir ne peut être jamais satisfait, en effet nous sommes prédisposés « à désirer continuellement et peu obtenir ». Je m'explique : par nature nous cumulons beaucoup de besoins (dormir, s'habiller, se loger) cependant nous ne possédons pas des capacités illimitées de ce fait nous ne pouvons pas satisfaire tous nos désirs.

Mais notre faculté à imaginer nous permet de combler le manque éprouvé : lorsque j'imagine l'objet désiré j'oublie le vide qui est en moi. Toutefois l'imagination peut être aussi l'origine du désir car si je m'imagine fortuné, alors je désirerai, j'aurai pour ambition de devenir riche. Le désir ici ne serait alors pas quelque chose qui nous rend malheureux mais au contraire quelque chose qui nous ferait avancer. De ce fait on ne peut assimiler le désir à l'état de frustration.

De plus vous affirmez qu'on ne désire pas ce qu'on a déjà, mais je peux vouloir manger sans avoir faim, juste parce que j'en ai envie.

Enfin vous dites que c'est le manque constamment présent qui nous rend malheureux ; je pense au contraire que le désir et le manque est ce qui anime notre vie, quelqu'un qui a tout finit par s'ennuyer. Rousseau a dit dans La Nouvelle Héloïse « malheur à qui n'a plus rien à désirer ». C'est le cas avec les gens de la haute société, lorsqu'on a tout on ne jouit plus de rien et la vie devient mortellement monotone.

Selon moi c'est la satisfaction de tous nos désirs qui nous rendrait malheureux.

Cordialement,

Votre confrère l'apprenti philosophe »

## Lettre 3

« *Cher apprenti philosophe,*

Après avoir lu avec attention votre lettre, ainsi que relu la mienne, je me suis rendu compte des contresens que j'ai pu commettre. Cependant, vous en faites de même, et vous avez commis les mêmes contresens, ainsi que d'autres incohérences.

Premièrement : il est incorrect d'affirmer que nous sommes prédisposés « à désirer continuellement et peu obtenir » car l'on peut obtenir ce que l'on désire, mais nous nous en lassons vite et nous désirons de nouveau. Nous pouvons voir ceci comme une montagne, que nous prendrions du temps à escalader c'est-à-dire qu'il y a la naissance d'un désir et nous ferions tout pour le satisfaire malgré le temps que cela pourrait prendre. Et aussitôt que nous nous trouvons au sommet, nous ressentons une grosse déception donc une descente rapide de la montagne, mais peut s'en suivre la naissance d'un nouveau désir.

De plus, vous me reprochez de confondre « le désir » et « le besoin » mais vous faites de même lorsque vous dites que nous cumulons beaucoup de besoins mais nous ne possédons pas des capacités illimitées qui nous permettent de satisfaire tous nos désirs.

Le besoin se traduit par un manque dont la satisfaction est nécessaire au bon fonctionnement de l'organisme. En revanche en ce qui concerne le désir, on pourrait choisir entre le satisfaire ou non. Ne pas satisfaire un besoin fondamental entraîne une carence. Ne pas satisfaire un désir se traduit par une frustration plus ou moins justifiée. C'est-à-dire que le désir serait un manque subjectif lié à ce que le sujet éprouve indépendamment de ses besoins objectifs. Le désir est satisfait sur le moment mais il peut se renouveler. Mais je dois admettre que l'on peut désirer ce dont on n'a pas besoin comme pour l'exemple de « la faim » ou l'on peut manger par simple envie, et non par besoin. L'usage incorrect des termes « désir » et « besoin » est fréquent dans le langage courant car chaque désir s'exprime et se ressent comme un besoin. La confusion entre désir et besoin n'est pas un amalgame car elle est involontaire. On confond les deux car le désir est un manque, mais ce dont on manque est un besoin. La différence entre ces deux termes est que le besoin une fois satisfait disparaît de la conscience du sujet mais le désir semble insatiable. Dès qu'on lui donne satisfaction, il renaît à la recherche d'un nouvel objet censé lui procurer à nouveau et davantage de plaisir.

On peut donc se demander si l'on désire ce dont on a besoin ; toutefois, soutenir qu'on ne désire que ce dont on a besoin, c'est peut-être se laisser abuser par la ressemblance que l'on peut observer entre l'état de besoin et celui de désir.

Vous affirmez que l'imagination nous permet de combler un manque éprouvé. Mais, par ma faculté d'imaginer je prends conscience de ma réalité, c'est-à-dire que je prends conscience de ce que je suis ; de plus l'imagination induit l'homme en erreur, c'est ce que Pascal défend dans les Pensées. Ce que j'essaie de vous faire comprendre, c'est qu'en imaginant j'ai peut-être conscience de la satisfaction, néanmoins cela n'est en aucun cas une satisfaction réelle mais plutôt illusoire. Certes imaginer est une activité nécessairement liée à la condition humaine en général, mais elle signale en même temps son impuissance à faire face au réel. Ainsi un homme amoureux, voulant faire part de ses sentiments à sa dulcinée pour qu'elle sache ce qu'il en est. Il va imaginer la scène mais il n'en sera pas satisfait, car en réalité, celle qu'il aime n'en saura rien. Donc cet homme n'aura pas affronté la réalité et se sera contenté d'imaginer son désir, ce qui ne pourra lui suffire.

Les gens de la haute société, comme vous dites, n'en finissent pas de désirer tout comme les autres hommes. Car malgré le fait qu'ils possèdent d'innombrables choses, ils peuvent toujours en vouloir plus. C'est en particulier les gens qui ont beaucoup, qui en veulent plus, car celui qui se contente de peu ne manque de rien. Ainsi leurs désirs matériels sont sûrement satisfaits mais pas forcément les désirs immatériels. Par exemple une femme mariée à un homme très riche est comblée si son désir est matériel. Mais s'il est immatériel, comme un désir de vengeance envers la femme qui est l'épouse de son amour d'enfance, il ne peut être comblé aussi facilement qu'un désir matériel.

Le désir engendre le malheur de l'homme car en plus du fait d'être malheureux à cause d'un désir insatisfait, et d'attendre cette satisfaction lorsque le désir est satisfait, on s'en lasse. De nouveau malheureux, l'homme aura d'autres désirs. Plus il tarde à être satisfait, plus la déception est grande. Voilà pourquoi moins on désire, mieux on se porte, car le désir est un cercle vicieux qui engendre continuellement notre malheur. Ce que j'entends par là, c'est que celui habitué à ne pas avoir beaucoup de choses, à savoir celui qui ne désire pas énormément, est



accoutumé à ne pas désirer. Étant familiarisé à se contenter de peu, il n'est pas en manque constant. Par conséquent celui qui se contente de peu ne manque de rien.

Mes sincères salutations,  
Eldojen »

Gaëlle Jeanmart,  
avec la relecture attentive de Guillaume Damit et Anne Herla.